

Reçu au Lieu

Numéro 122, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2016). Compte rendu de [Reçu au Lieu]. *Inter*, (122), 86–87.

Résonances : RIPA 2015

RIPA (Rencontre interuniversitaire de performance actuelle)

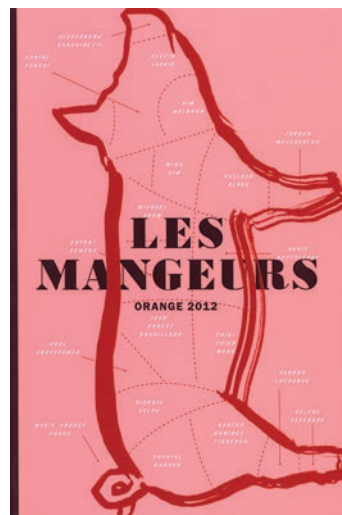
Le texte de la brochure résume la publication : « Cette publication – qui fait suite à la quatrième édition de la RIPA qui s'est déroulée les 2 et 3 mai 2015 – présente les réflexions de six artistes, auteur-e-s et historien-ne-s de l'art autour d'enjeux en art de la performance. Sous les formes variées du journal de bord, de l'article scientifique, de l'essai poétique et du questionnaire, les textes ici rassemblés font écho à la RIPA 2015 sans toutefois s'y limiter. »

Marie-Ève Leclerc-Parker introduit l'ouvrage. Voici la liste des textes : « Sortir de l'ordre dicté au corps » par Sophie Castonguay, « Réalités négociées : corps et écran en art de la performance » par Maude Johnson, « Index des performances : RIPA 2015 », « Le spectateur indiscipliné : le spectaculaire écran de l'art performance » par Guillaume Dufour Morin et « Les veilleuses » par Félix Chartré-Lefebvre. Finalement, « 35 Questions : Performing in 21st Century Performance Art Festivals. Reflections on Things Done, Things Not Done, Things Thought of but Not Done, and Things Not Thought of but Not Done » de Didier Morelli termine cette « table des matières » pour la RIPA 2015.

On y trouve également des photos d'actions, les biographies des auteurs ainsi que les mentions de source des photos.

Richard Martel

École des arts visuels et médiatiques
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succursale Centre-Ville
Montréal (Québec)
Canada H3C 3P8
www.eavm.uqam.ca



Les mangeurs
Orange 2012

La publication sur cet événement est sortie en 2015, quoique ce projet ait été produit en 2012. Il convient toutefois de mentionner son arrivée. Je me permets de reproduire le début de l'introduction, écrite par les codirecteurs Marcel Blouin et Véronique Grenier : « Toujours menée par une volonté de créer un laboratoire de réflexion conçu par des artistes qui traitent de notre rapport à l'agroalimentaire, cette édition d'Orange, qui avait eu lieu du 15 septembre au 28 octobre, rassemblait des artistes venus de Québec, du Canada et de l'international. Depuis sa fondation en 2003, Orange, l'événement d'art actuel de Saint-Hyacinthe, favorise la diffusion et la promotion d'œuvres d'art réalisées par des artistes professionnels. Les œuvres présentées ont un lien direct, ou indirect, avec le thème de l'agroalimentaire, qu'il s'agisse de nourriture, d'agriculture, de transformation des denrées alimentaires, de faim dans le monde, d'écologie, de protection de l'environnement, etc. La recherche et le questionnement théorique nourrissent ces productions artistiques et font généralement écho aux enjeux esthétiques actuels du Québec, du Canada et du milieu artistique international. Toutes disciplines sont considérées. »

Cette publication, dont l'iconographie est pertinente, commente, montre et questionne ce qui s'est passé lors de l'événement. Les œuvres-projets sont bien documentées, avec photos couleur sur papier glacé. S'y trouvent également la liste des « œuvres » des 19 participations ainsi que des textes. Le livre est bilingue, français-anglais.

RM

Orange, l'événement d'art actuel
de Saint-Hyacinthe
495, avenue Saint-Simon
Saint-Hyacinthe (Québec)
Canada J2S 5C3
www.expression.qc.ca/orange
ISBN 978-2-022326-92-5

Last Breath Rebel

Paisan Plienbangchang

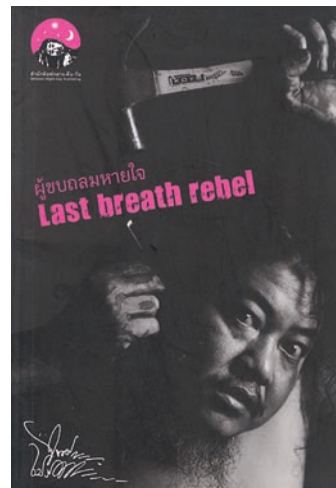
Décédé en juillet 2015, Paisan Plienbangchang était un des pionniers de la performance en Thaïlande, en plus d'avoir professé diverses formes d'activisme. Cette publication est un retour sur cet artiste ayant proclamé : « *Art is a part of my life!* »

Il y a de tout dans cette publication-hommage : des photos d'actions, des poèmes, des textes de Paisan, mais aussi ceux de « complices » comme Chumpon Apisuk, Thanom Chapakdee, Sinead O'Donnell, Jeremy Hiah, Kai Lam, Padungsak Kochsomrong, Wichukorn Jon, Aor Nopawan et Mongkol Plienbangchang, son frère. Jittima Pholsawek, sa conjointe depuis ses 18 ans, a écrit l'introduction. Dans son texte « Last Breath Rebel », elle relate : « *I'm not sure when we fell in love. I only remember clearly that we grew up together, both physically and spiritually, since we were teenagers...* »

Cette sympathique publication est une belle source d'informations sur cet artiste disparu cette année.

RM

Between-Night-Day Publishing
801/3 Soi Senanikom 2
Phaholyothin 34 Road
Chatuchak, Bangkok 10900
Thaïlande
jittima.len@gmail.com

**Village**

Klara Källström
et Tobias Fäldt

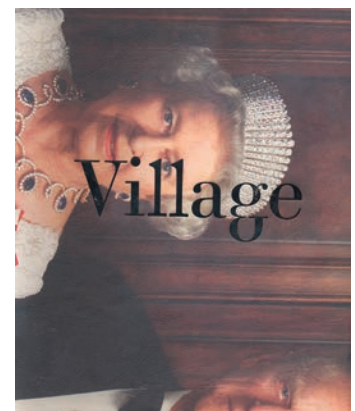
Coéditée par VU, centre de diffusion et de production de la photographie (Québec) et B-B-B-Books (Stockholm), cette publication découle d'une résidence réalisée en 2013 au Studio d'artiste international de la Coopérative Méduse.

C'est en tant qu'œuvre visuelle entière, vacillant entre le documentaire et le poétique, que se doit d'être abordé Village, titre qui d'ailleurs résiste à sa superposition au portrait de la reine en couverture, proposant ainsi une dualité qui reflète habilement le contenu de l'ouvrage. À l'intérieur, 121 photographies issues des errances de Källström et Fäldt à travers les provinces du Québec et de l'Ontario sont numérotées, doublement titrées, en français et en anglais, puis répertoriées. Dans la logique interne du livre, « 57 : Là où le fleuve se rétrécit / Where the River Narrows » se voit ainsi renommé « Québec » à l'index. Au sein des pages s'insèrent également les paroles de Qui s'en souvient ? de Richard Desjardins, un poème de l'auteure innue Natasha Kanapé Fontaine et un essai de l'auteur et artiste Alexis Desgagnés, ajouts littéraires donnant autant de chair au propos qu'ils en laissent voir les plaies béantes. Identité, culture, territoire, langue, politique, colonisation, héritage, Autochtone, Québécois, Canadien... Nul besoin d'élaborer davantage pour comprendre la complexité de la superposition des enjeux, des conflits et des problématiques ancrés en un même sol, et dont on a su ici dresser le portrait, en méandres et en subtilités.

Un travail d'édition pointu, une proposition sincère et franche mais, surtout, une œuvre qui murmure sans dire tout, par choix et, probablement aussi, par contrainte.

Frédérique Hamelin

VU, centre de diffusion
et de production de la photographie
523, rue De Saint-Vallier Est
Québec (Québec)
Canada G1K 3P9
www.vuphoto.org
ISBN 978-2-921440-28-8



Le grand retour

John Saul

John Saul est un essayiste et romancier canadien considérable. Ses 14 livres ont été traduits en 27 langues dans 36 pays. Il était à Québec en octobre 2015, comme président de PEN international, au colloque qui coïncidait avec l'ouverture de la nouvelle Maison de la littérature dans la vieille capitale.

Reprenant la formule d'un « titre texte » comme l'avait fait Lucy R. Lippard (*Six Years : The Dematerialization of the Art Object from 1966 to 1972*) et celle du générique dont les phrases s'éloignent en rapetissant au fur et à mesure à la manière des films *Star Wars*, *Le grand retour* de John Saul place en page couverture l'essentiel de son plaidoyer : « En cent ans, les peuples autochtones sont parvenus à conjurer la mort. Retour en force exemplaire quand on sait la misère dans laquelle ils croupissaient : proche de l'extinction démographique, leur existence juridique avoisinant le mépris, leurs civilisations menacées. Mais à quoi est due cette résurgence ? À une position de force, d'influence et d'inventivité civilisationnelle. Le réveil autochtone est là. »

Sous une plume fluide et dans un style accessible, John Saul nous propose un essai en deux parties. La première est composée de 20 courts chapitres à travers lesquels l'auteur revisite notamment de manière lucide et critique l'histoire (chap. 1), le racisme toujours vivant (chap. 6) et l'inertie calculée des bureaucraties gouvernementales au Canada envers les peuples autochtones (chap. 4 à 12) pour appuyer son choix : repenser notre récit historique afin de refonder le pays avec les Premières Nations dont il salue la résilience ainsi que la résurgence politique et culturelle : « On parle beaucoup aujourd'hui de l'importance de l'authenticité dans ce que les gens et les sociétés font. Nous sommes de plus en plus nombreux à croire que nous devons repenser notre récit, réexaminer nos mythes. Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde autochtone n'est justement qu'une question d'authenticité. Leur authenticité. La nôtre. Leur authenticité et la nôtre, partagée d'une certaine manière. Nous tous, peuples autochtones, francophones et anglophones des origines, ou gens issus des vagues successives d'immigration, jusqu'au citoyen nouvellement assermenté. [S]i nous nous engageons dans la voie de la réconciliation et de

la restitution, nous aurons fait un pas marquant dans la construction d'une nouvelle identité pour nous-mêmes et notre pays. [...] Cette conscience, ce sentiment d'identité, consolideront la faculté que nous avons de vivre ensemble, dans un espace de justice. » (p. 207)

La seconde section, intitulée bellement « Les mots des autres », rassemble plus d'une vingtaine d'extraits de discours de grands chefs ou de personnages autochtones et de textes historiques entre 1763 et 2013. On va de la Proclamation royale scellant la conquête anglaise de 1763 jusqu'au mouvement Idle No More de 2013. Y figurent notamment des écrits de Thayendanegea (Joseph Brant, 1783), grand chef de la Confédération iroquoise des Six-Nations, de Louis Riel (1869), chef de file de la Paix des Braves (2002). Ce dernier m'a intéressé. Quand on relit son passage sur la compréhension amérindienne du partenariat, on constate que Saganash émet un bémol sur les prémisses de cette belle envolée néo-canadienne de l'éclectique John Saul : « On emploie souvent le vocabulaire *partenariat* dans des cas où le vrai partenariat n'est tout simplement pas possible. On l'emploie parfois pour maquiller la réalité des choses, notamment la dépossession. Un vrai partenariat exige une égalité de statut authentique et l'équité dans les résultats entre partenaires. Il ne peut y avoir de vrai partenariat quand une partie exerce son pouvoir sur l'autre et possède des droits au détriment de l'autre. Ce qui fait un vrai partenariat, c'est l'adhésion des deux parties à des objectifs communs : ces objectifs doivent déboucher sur des résultats équitables pour tous, ce qui requiert la coopération respectueuse des parties. » (p. 269-270)

C'est justement ce « maquillage » de la réalité de la « chose indienne », titre de l'essai de Bruno Cornellier, paru aussi en 2015, qui permet à ce dernier d'arriver à une conclusion inverse de celle de John Saul : il y a un fossé idéologiquement maintenu et, par conséquent, interchangeable entre d'une part les Canadiens et les Québécois, et d'autre part les Autochtones.

Guy Sioui Durand

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
Canada H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca
ISBN 978-2-7646-2406-7

La « chose indienne » Cinéma et politiques de la représentation autochtone au Québec et au Canada

Bruno Cornellier

Dans son essai *La « chose indienne » : Cinéma et politiques de la représentation autochtone au Québec et au Canada*, Bruno Cornellier se fait incisif dans ses démonstrations de l'impossible rencontre d'égal à égal, tant le « rapport colonial », à la lumière de la tolérance et de l'accueil du cinéma autochtone ici, décrit « une lutte multipartite entre Canadiens, Québécois et Autochtones, avec pour enjeu de s'emparer du pouvoir exclusif de désigner et de représenter ce (et ceux) que cette "chose indienne" pourra (ou non) signifier et autoriser dans le voisinage colonial du souverain ». Et cette lutte reste impensable, au-delà des beaux discours, tant les États canadiens et québécois poursuivent « des rapports de pouvoir à caractère racial qui saturent la production culturelle née du peuplement colonial » et que les Amérindiens, jamais, ne renverseront.

L'auteur en arrive à ce constat en analysant de manière féroce les critiques cinématographiques des Canadiens et des Québécois envers les films de fiction et les documentaires d'origine autochtone. Cela vaut pour *Atanarjuat, Mesnak* ou *Kanehsatake, 270 ans de résistance*, l'année même où l'on fête le 25e anniversaire de la crise de Kanehsatake-Oka. Selon lui, c'est ce que révèle la symbolique des barricades, des barrières, des frontières, constamment mise de l'avant en cinématographie documentaire. Cornellier s'en prend aux critiques subtilement racistes des chroniqueurs et analystes *canadian* et québécois à l'égard des cinéastes autochtones et de leurs films.

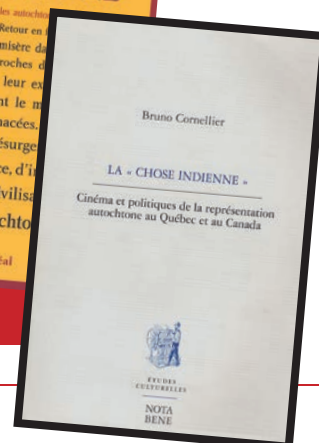
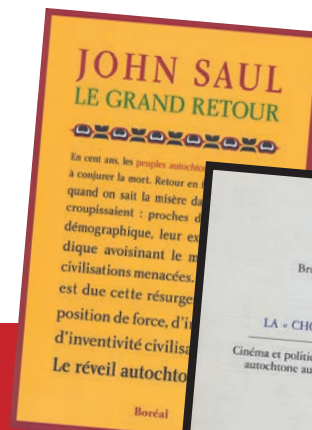
Publié 25 ans après les événements de la crise de Kanehsatake-Oka (1990) à laquelle l'auteur fait référence, l'essai de Cornellier analyse les productions sur le sujet en plus d'examiner comment l'ONF enrobe et minimise le statut de militante d'Alanis Obomsawin, le rôle de substitution très valorisé par les Québécois de Manon Barbeau dans le projet Wapikoni Mobile et les fins de non-recevoir de la critique au nom de l'esthétique de contenu sociopolitique, comme pour le film *Mesnak* d'Yves Sioui Durand. Loin d'en faire une seule analyse des œuvres et des discours, l'essayiste

remonte jusqu'au racisme structurel historique de ce Canada et de ce Québec qu'il nomme « colonies de peuplement ». Ses analyses cinglantes l'amènent à la conclusion que la racialisation dominante au Canada et au Québec envers les Autochtones – que confirment indirectement les propos haineux qui ont amené le site Web de la CBC à fermer sa section sur les Autochtones en décembre 2015 ou encore le documentaire, aussi en décembre, à saveur méprisante de racisme envers les Inuits intitulé *Of the North* du pauvre Dominic Gagnon au RIDM (Rencontres internationales du documentaire de Montréal), un ramassis de collage de vidéos pris sur Internet, l'auteur ayant pillé la musique de la chanteuse inuite Tanya Tagaq, puis plaidé l'ignorance – définit une lutte de pouvoir colonialiste sans merci, ne pouvant s'apaiser.

Les propos de *La « chose indienne »* sont implacables, incendiaires. Ils dévoilent le fossé réel sous les idéologies médiatiques de relation, de rencontre, de réconciliation, de refondement du pays d'égal à égal. Ce faisant, cette « chose » indique-t-elle, au contraire de toute la propagande de réconciliation, de restitution et de rencontre dont Saul se fait le chancre sincère dans *Le grand retour*, qu'il y a impasse pour les Autochtones ? Que ce soit le repli ou le rayonnement international pour assurer la survie culturelle, si résistante, comme le clament les artistes autochtones engagés, celle-ci ne demeure-t-elle pas dictée par les pouvoirs en place ? Bien que les gouvernements canadiens et québécois n'iront jamais jusqu'à l'assimilation totale, ils entendent maintenir leur statut de définisseur dominant de la « chose indienne ».

GSD

Les Éditions Nota bene
4067, boul Saint-Laurent, bureau 202
Montréal (Québec)
Canada H2W 1Y7
www.groupenotabene.com
ISBN 978-2-89518-511-6



Deux livres. Deux constats antagonistes. Pour l'histoire des idées, il est toujours intéressant de lire et de mettre en débat des ouvrages abordant les réalités autochtones au Kanata (Canada) et au Kébec (Québec). C'est le cas pour les parutions *Le grand retour* sous la plume de John Saul et *La « chose indienne »* de Bruno Cornellier, deux essais traduits de l'anglais.